

*opinor*, pour adoucir une assertion (ainsi que *ut opinor, mea quidem sententia...*). La troisième partie (chap. 12-13) s'intéresse aux éléments qui structurent, redirigent ou interrompent la conversation : comment saluer et attirer l'attention, comment ouvrir une conversation et comment la clore : *heus, eho, audin, quid ais?, salue, saluus sis, salueto, iubeo te saluere, di te ament, numquid uis, uale*. Tandis que la quatrième partie (chap. 14-15) analyse la langue de l'amitié, dans une relation d'égal à égal, et celle de la domination à travers les interactions entre maîtres et esclaves, la cinquième (chap. 16-17) montre comment Plaute et Térence créent certains effets en mettant en scène des personnages déguisés qui adoptent la langue propre au protagoniste en qui ils sont déguisés : Philocrates et Tyndarus dans les *Captivi* de Plaute, Chaerea dans l'*Eunuchus* de Térence, Demea dans les *Adelphes*. Il s'agit de jeunes citoyens déguisés en esclaves, sauf Demea qui, de *senex iratus*, se transforme en *lepidus senex*. L'ouvrage est doté de cinq appendices. Le premier présente des statistiques concernant le nombre de lignes par type de personnage masculin et féminin. Le second explique quel type de matériel est inclus ou exclu du corpus. Le troisième donne une liste des expressions de politesse dans la comédie romaine. Le quatrième et le cinquième ne sont pas dans le livre (ils sont disponibles sur le site personnel de l'auteur, dont l'adresse est donnée, de façon assez discrète, p. 287, n. 94). On trouve un ensemble de passages dans lesquels Donat discute le caractère poli d'une phrase ou d'un mot dans son commentaire à Térence ainsi qu'une longue liste de références permettant d'étayer des assertions particulières faites dans le livre. L'ouvrage, que l'on peut situer dans la voie tracée par J.N. Adams, *Social Variation and the Latin Language*, Cambridge, 2013, est doté d'une bibliographie finale et de plusieurs index. Il s'agit incontestablement d'une étude qui fait progresser la connaissance des stratégies langagières de Plaute et de Térence.

Bruno ROCHETTE

Jean-Pierre DE GIORGIO, *L'écriture de soi à Rome. Autour de la correspondance de Cicéron*. Bruxelles, Latomus, 2015. 1 vol., 305 p. (LATOMUS, 347). Prix : 51 €. ISBN 978-90-429-3238-8.

Cette monographie est l'incarnation d'une frustration, celle que ressentent tous ceux qui ont un jour tenté de se faire une idée un peu claire de ce qu'a été la vie personnelle de Cicéron. De l'homme, les faits sont connus ; il en va plus inconfortablement des répercussions de ceux-ci sur celui-là. Pour les appréhender entre les lignes de son histoire, sa correspondance joue un rôle qu'on lui connaît au moins depuis les désespoirs de Pétrarque découvrant en 1345 que le Cicéron qui s'adresse à Atticus n'est pas aussi présentable que celui qui se montre dans l'ordinaire de son œuvre. Cette discordance, qui s'observe jusque dans l'usage linguistique, incitait à l'interprétation. Depuis *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, le livre cruellement mal intentionné d'un Jérôme Carcopino publiant en 1947 un texte endurci de déception politique, la critique tente de faire façon du corpus des *Lettres*. L'hétérogénéité de celui-ci ne facilite pas la tâche ; varié de tons, de contenus, d'époques et de destinataires, il épouse en compliqués méandres la sinuosité de relations dont nous saisissons à peu près les enjeux matériels et sociologiques mais dont nous mesurons mal les dimensions cognitives, émotionnelles ou, si l'on préfère, psychiques. Sur cette

question, le point de vue de Jean-Pierre de Giorgio est aussi clair qu'il est celui d'une actuelle *communis opinio* qui relègue l'énonciation antique à celle d'une topique. Dans sa substantielle et remarquable *Introduction générale* (p. 13-40), il intitule dès l'abord et bien franchement son premier chapitre (p. 14-23) *Pour en finir avec l'expression libre et spontanée des échanges familiers*. L'ambiance est à la liquidation certes, mais qui avait jamais pris la correspondance de Cicéron pour le lieu d'un épanchement où *l'on va tout se dire* ! Pour étayer son propos, J.-P. de Giorgio soumet la correspondance de Cicéron à une investigation certes orientée mais extrêmement bien conduite tant par sa méthode que par son expression. Autant le dire ici et tout de suite, J.-P. de Giorgio possède une maîtrise de l'écriture tout à fait inhabituelle, ferme et agile, riche et efficace, élégante, économique, mise au service d'un sens des objets et des relations particulièrement aigu ; l'esprit s'en ravit et s'y repose de la prose pompeuse et maladroite qui envahit peu à peu les débuts des carrières académiques francophones. Il envisage la relation épistolaire comme une relation de soi vers l'autre et de soi vers soi. La première partie de son travail (*Face à face* : p. 41-156) est donc dévolue à l'examen de la relation envisagée comme centrifuge ; il y est question des modes de cette projection d'un soi sociologiquement conformé que le sujet se sent l'obligation de revêtir sauf à vouloir s'exclure de son environnement socio-affectif – perspective traumatisante pour un Cicéron narcissiquement incapable d'autonomie. Il va de soi que les faiblesses constitutives de la personnalité de celui-ci l'amènent à s'emparer des codes énonciatifs de l'épistolographie avec cette ardeur créative qui fait le faux « self » efficace et souvent admiré des déficitaires talentueusement hyper adaptés. L'analyse proposée est celle de quatre substitutions, supplétives à l'absence ; il y est question de la lettre en substitut de l'énonciateur (p. 43-65) ; en véhicule de l'*amicitia* (p. 66-85) ; en moyen d'un face-à-face différé (p. 87-106) ; en commodité d'une conversation où paraderait l'*ingeniosa urbanitas* (p. 107-156). Ces quatre chapitres sont les champs d'application de la sociologie et de la linguistique. Ces deux disciplines ne sont toutefois pas mobilisées dans leurs développements modernes ; il ne s'agit pas de recourir à notre regard de modernes mais de tenter de retrouver celui des anciens. Ce sont donc des influences philosophiques et oratoires qui seront recherchées ; tâche éminemment facilitée par la ressource interprétative fournie par l'opulence multiforme de l'œuvre cicéronienne. L'analyse proposée est par conséquent de facture très classique et se trouve en parfaite conformité avec le *propositum auctoris*. On y trouve décomposé jusque dans ses extrêmes détails tout ce qui relève d'une mécanique sociologiquement déterminée. On arrive au bout de ces chapitres acquis à cette conviction que le phatisme règne en maître dans cette correspondance qui semble ne devoir qu'au génie de l'auteur d'être sauvée de cette artificialité qui rigidifie la correspondance d'un Symmaque. Ces remarques valent évidemment pour la seconde partie (*L'expérimentation de soi-même* : p. 157-264). On y trouve examiné l'aspect centripète de la correspondance de Cicéron, la manière dont s'incarne l'image de lui-même dans sa propre correspondance. J.-P. de Giorgio l'affirme dès l'abord de son *Introduction* (p.157-162) : il ne peut être question d'y repérer quelque tentative autobiographique. L'argument majeur opposé à la constitution d'une pensée autobiographique est évidemment celui de la conscience d'un soi organique rendue impossible d'une part par les restes d'une conception fragmentée de l'individu – l'on est rapide parce que l'on a des pieds rapides –, et d'autre part parce que cet individu

ne semble pas encore capable de se concevoir autrement que comme l'élément constitutif et collectivement fonctionnel d'une communauté, seule détentrice de la capacité organique. Notre difficulté à conceptualiser l'image de soi antique nous vient peut-être simplement de cette croyance que nous avons en notre propre autonomie psychique – ce que nous appelons communément « liberté » – et qui ne résulte que du déni des contraintes internes – psychiques – et externes – socio-économiques – qui limitent sans doute plus lourdement encore notre autonomie que celle des anciens. Leur mode de représentation de soi par soi n'est pas moins net que le nôtre, il répond de manière différente à des contraintes qui sont du même ordre que les nôtres. Cette partie du livre est l'essai d'une appréhension de cette appréhension de soi par soi. On la trouvera envisagée dans son extériorité, comme la réaction de Cicéron à un environnement événementiel (p. 163-188), matériel (p. 189-223) ou conceptuel (p. 225-264). J.-P. de Giorgio, fidèle à ce qu'il veut nous faire voir de la psychologie cicéronienne, nous montre un personnage dont tout acte, toute pensée, tout affect, en quelque circonstance que ce soit, est présenté en conformité sociale selon une vision particulièrement mécaniste qui efface l'individu. Il va de soi, et J.-P. de Giorgio le montre avec force et pertinence, que le faux « self » épistolaire de Cicéron n'est que topique. Il reste que le jeu de la personnalité et de la psychologie individuelle s'aperçoit dans une singularité d'autant plus entêtante que l'on peut le comparer avec ce qui se lit dans les lettres des correspondants de Cicéron, que J.-P. de Giorgio n'examine malheureusement pas. Ce jeu s'observe non pas malgré la topique mais comme en transparence, à travers des choix et manières qui, convenablement observés, permettent de saisir un psychisme dans sa structure – sa personnalité – et ses accidents – Cicéron est un dépressif. Et de fait, une lecture bien faite des lettres de l'exil montre l'auteur, certes en manieur de topique, mais surtout perclus de sentiments de tristesse, d'abattement, d'impuissance, d'inhibition, de perte d'espoir, de mort imminente, de déprivation, de deuil ; il se sent victime d'un insurpassable malheur. On lui observe un ralentissement moteur et cognitif, des troubles de la concentration. Il est victime d'un véritable repli involutif qui l'amène à l'auto-centrement égotique, affaiblit sa capacité empathique et le porte à préférer le monologue au dialogue. On le voit en proie à des émotions négatives toujours passives ; il pleure souvent et beaucoup et s'abandonne à une rumination paranoïde qui prend des dimensions obsessionnelles où la honte et la culpabilité ont une part prédominante. Ses idéations suicidaires sont d'une constance et d'une consistance qui alarmerait tout psychiatre qui se respecte. De ce qui n'est rien d'autre qu'un tableau clinique, on tire une cohérence étiologique, clinique et pronostique assez solide pour asseoir un diagnostic de dépression réactionnelle d'intensité moyenne mais suffisante à justifier l'introduction d'un antidépresseur et l'application d'une psychothérapie. Ce constat n'invalide en rien ce que propose J.-P. de Giorgio mais doit amener à moduler le jugement négativement définitif qui se porte aujourd'hui sur l'expression antique d'une spontanéité. Assurément, de spontanéité au sens moderne du terme, il serait ardu d'en trouver ; l'absence de celle-ci, toutefois, ne signifie pas que l'individu antique n'est qu'une machine sociale apte à la seule modulation de *topoi* et dont l'expression ne serait que phatique. Je dois avouer que je suis humainement un peu inquiète mais scientifiquement passionnée par une forme de phobie défensive qui dresse de plus en plus mes collègues littéraires à refuser l'humanité des auteurs anciens – je suscite toujours des sentiments intéressants

lorsque j'affirme que Cicéron, Virgile et les autres ont eu des désirs, un vrai corps, des douleurs, des flatulences et qu'ils se sont gratté le nez comme le reste ; peut-être y a-t-il là une des raisons qui font déferler les troubles anxieux sur les actuelles Facultés des lettres ?

Carole FRY

Dániel KISS (Ed.), *What Catullus Wrote: Problems in Textual Criticism, Editing and the Manuscript Tradition*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2015. 1 vol., 194 p. Prix : 58 £ (relié). ISBN 978-1-905125-99-9.

Ce livre regroupe six des huit contributions présentées lors d'une conférence qui s'est tenue en mai 2011 à la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich. L'ouvrage illustre les progrès considérables que la recherche catullienne a connus durant cette dernière décennie pour ce qui touche à l'étude de la tradition manuscrite, à l'histoire éditoriale, à l'identification correcte des conjectures et de leurs auteurs et, enfin, à l'établissement d'un texte correct et philologiquement fondé. Dans son introduction et dans l'article liminaire, l'éditeur Dániel Kiss, auquel on doit le remarquable site *Catullus Online*, plaide en faveur d'une tradition bifide dont les représentants les plus anciens sont, d'une part, les mss O, G et R et d'autre part, pour le poème 62 seulement, le ms T et le ms perdu S dont le témoignage nous serait partiellement transmis par des notes marginales de Parrasio. Sur l'archétype de OGRST, les opinions divergent. Invoquant la faute *imbres* pour *ignes* (62, 7), Thomson le supposait écrit en semi-onciale, mais l'argument ne convainc guère. Les confusions entre les formes de *igni* et les formes en *imbr-* de *imber* ne manquent pas (Lucr. I, 784-785 ; Tib. I, 1, 48 ; Germ. *Arat.* 63, 70) ; depuis Heinsius, certains éditeurs corrigent *ignes* en *imbres* dans V.-Flac. V, 414. Plutôt qu'à la simple dérive paléographique imaginée par Thomson, ou même qu'à la « conscient « correction » » qu'envisage Kiss (p. 17), nous avons affaire à une contagion déclenchée par la collocation fréquente des deux lemmes en poésie (35 attestations avec un intervalle de 9 mots maximum dans la base de données *Musis Deoque*) et, si l'on postule pour le digraphe *gn* une prononciation romaine [ɲn] que justifie l'orthographe *ingnes*, par l'instabilité phonétique des groupes consonantiques à nasale initiale *nd*, *mbr*, *gn* (devenu *mn* en roumain), *mn* (devenu *mbr* en espagnol) ; en Ov. *M.* XI, 523, la variation entre la faute *undae* et la leçon admissible *ignes*, à laquelle Housman et d'autres après lui substituent *imbres*, s'explique par la prégnance mémorielle d'une famille de termes incluant *ignes*, *imbres*, *umbrae* et *undae* – les formes de *umbra* et *unda* alternant dans de nombreux passages. Kiss (p. 22) privilégie l'hypothèse d'un archétype écrit en minuscule, mais il néglige le fait que, si l'on accepte le texte qu'il choisit d'éditer en 62, 35 (p. 18 : *Hesperie, mutato deprendis nomine Eous*) et l'explication fournie par Baehrens pour la corruption supposée de *Eous* en *eosdem* (OGR), le manuscrit T porte trois leçons qui proviennent de la mélecture d'un ms écrit en capitale : *eospem* au vers 35 (D > P), *apsi* pour *at si* (OGR) au vers 54 et *tuignare* pour *pugnare* (OGR) au vers 64 (T > P ou P > T avec, dans la seconde corruption, le graphème *ig* notant la mouillure de la nasale [ɲ] issue de [ɲn]). À l'instar de Kiss, Giuseppe Gilberto Biondi, Julia Haig Gaisser et Antonio Ramírez de Verger montrent ensuite tous les enseignements qu'on peut tirer d'une connaissance approfondie des *recentiores*, ainsi que des éditions, commentaires